

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Ionesco : «C'est le roi Salomon qui est mon maître»

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67, p. 256-271

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Ionesco:

« *C'est le roi Salomon qui est mon maître* »¹

*Je n'ai jamais été à Beauchamps. Il n'y a pas de route pour y aller. C'est un petit village, perdu dans les prés, à quelques kilomètres de la chapelle Athenaise. C'est par de vieux chemins qu'on y arrive. « C'est par là, me dit Marie en indiquant la direction, c'est l'automne, les chemins sont bourbeux, nous ne pourrons y aller qu'au printemps. »*²

Un petit village dans les prés ? mais, c'est la beauté du monde, aimée, pressentie, objet d'une douloureuse aspiration. Beauté toute proche, présente mais inaccessible. Isolée qu'elle est, « gardée » par la boueuse laideur dans laquelle on s'enlise. Selon le jugement d'Ionesco, nous sommes les habitants « d'un monde éteint, dans lequel manque à la fois le feu terrestre, la fécondité, et, d'autre part, la lumière céleste (...) » - habitants - « d'un monde, du mien, dans lequel la terre est coupée du ciel ; une âme, la mienne, dans laquelle la terre est coupée du ciel avec ce que cela signifie, c'est-à-dire moi-même coupé de moi-même, mes profondeurs n'alimentant plus mon esprit. A quoi sert de savoir tout

¹ *Notes et contre-notes*, p. 115, cité désormais NCN. Voici les abréviations des autres œuvres : *Journal en miettes* = JI. *Présent passé passé présent* = JII. *Entretiens de Cl. Bonnefoy avec E. Ionesco* = E. *Découvertes*, dans la collection « les sentiers de la création » éditée par Skira = SK.

Eugène Ionesco, né à Slatina (Roumanie) le 26 novembre 1912, d'un père roumain et d'une mère française. Il sera élevé à Paris et à la campagne. A 13 ans, il se rend en Roumanie faire ses études. En 1938, une bourse lui permet d'entreprendre une thèse sur le thème, très révélateur de ses préoccupations, *Du péché et de la mort dans la poésie française depuis Baudelaire*. Malheureusement, de retour à Paris lors de la guerre, il renoncera à cette thèse, avouant chercher désespérément ses racines.

² JI 7.

cela puisqu'il y a ce mur impénétrable qui me sépare, et de quoi est fait ce mur ? Je tourne toujours en rond, mes problèmes se posent avec la même présence insoutenable et la solution est cachée ».³

Voilà, peut-être, des propos qui étonneront certains lecteurs qui connaissent de Ionesco quelques pièces de théâtre diffusées par la télévision : *la Cantatrice chauve*, *la Leçon* ou *les Chaises*. Là, nous apparaît un monde absurde⁴ dans lequel évoluent des êtres absurdes, aux prises avec des événements absurdes, prononçant des paroles absurdes, commettant des actes absurdes : car, pour Ionesco, « tout est déraisonnable, dérisoire (...) ; nous sommes tous depuis notre naissance dans une situation inexplicée, inexplicable »⁵ et « le monde échappe à notre esprit ».⁶

Mon sentiment serait que le Théâtre d'Ionesco, s'il est le reflet ou la transcription de notre monde cassé, est tout autant, et peut-être d'abord, la recherche, l'« invention » du monde réel, lumineux.

Cette double signification semble naître d'un état de conscience complexe face à l'existence.

I REFLET D'UN MONDE CASSE

Souvenirs d'enfance

*C'est la tristesse de ma mère, c'est la révélation de la mort, c'est la solitude encore de ma mère, tout cela étant l'aspect négatif. Et puis c'est l'enfance à la campagne, à la Chapelle-Anthenaise, ce sont les jours de plénitude, de bonheur, de lumière que j'ai vécu là-bas.*⁷

Précisons deux choses. Le petit Ionesco a, sans rien comprendre d'abord, profondément éprouvé les difficultés d'entente que connaissaient son père et sa mère ; difficultés qui conduiront les époux à se séparer.

³ JI 103.

⁴ Ionesco préfère « insolite » à « absurde » cf. E. 144.

⁵ E 152.

⁶ E 125-126.

⁷ E11.

Dans son Journal, il se souviendra de sa mère « pauvre enfant, désarmée, un pantin dans les mains de mon père et l'objet de sa persécution ». ⁸ De là découlent l'inacceptation de tout ce qui pourrait ressembler de près ou de loin à la tyrannie, la certitude que nous ne pouvons être heureux, l'aspiration à la liberté, car « les hommes libres ne sont pas dominés, ne sont pas dominants ». ⁹ Il a l'impression que les hommes vivent à la manière de marionnettes actionnées par des ficelles, si semblables aux poupées du théâtre-guignol qui se donnaient en spectacle au Jardin du Luxembourg : « c'était le spectacle même du monde, qui, insolite, invraisemblable, mais plus vrai que le vrai, se présentait à moi sous une forme infiniment simplifiée et caricaturale, comme pour en souligner la grotesque et brutale vérité ». ¹⁰

Cette vérité, par ailleurs, implique la terrible présence de la mort, ressentie tout d'abord comme une menace pesant sur sa mère, puis devenant le but incompréhensible d'une existence incompréhensible.

Enfin, Ionesco sera toujours des plus sensibles à tout divorce, à toute séparation de ce qui devrait être uni : l'âme et l'esprit ; la parole et le langage ; l'être et la pensée ; le moi et l'univers ; la vie et la pensée ; le ciel et la terre.

La deuxième chose à souligner serait « ces jours de plénitude, de bonheur, de lumière » auxquels Ionesco fait allusion. Mais nous y reviendrons plus loin.

Face au temps

Ionesco, enfant, s'imaginait vivre dans un centre ¹¹ immobile de plénitude, autour de quoi tourne l'univers ; puis, comme saisi par une force malfaisante, il se vit entraîné dans le temps qui s'écoule, et toujours plus vite. ¹²

⁸ JII 29.

⁹ JII 76.

¹⁰ NCN 8.

¹¹ Ainsi, nous aurons : le *présent*, propre à l'enfance ; puis, dès 11-12 ans, le *temps* ; et enfin, dès 15-16 ans, la progression dans la chute. « La *vitesse* n'est pas seulement infernale, elle est l'enfer même, elle est l'accélération dans la chute. Il y a eu le présent, il y a eu le temps, il n'y a plus ni présent ni temps, la progression géométrique de la chute nous a lancés dans du rien » cf. JI 13 à 15.

¹² Des heures de grâce lui permettront de réintégrer, soudain et de façon éphémère, ce « centre métaphysique » où, émerveillé, il contemple ce qu'il appelle la « Manifestation », l'épiphanie de l'être cf. JI 68.

La Roumanie, trop personnifiée par son père, le repousse, et Paris l'attire. Mais l'Orient demeure le lieu spirituel de ses aspirations les plus profondes¹³ : entrer dans le temps, c'est, à ce point de vue, aux yeux d'Ionesco, entrer dans le monde occidental où les « événements se passent dans le temps. En effet, nous avons une pensée causale. Il y a un avant et un après, celui-ci étant l'effet de celui-là (...). Les Orientaux (...) voient les choses dans un ensemble de corrélations, de significations (...). Une figuration spatiale, non temporelle ». ¹⁴ On comprend alors son horreur de l'histoire, son désir de lui échapper, de la dominer, de vivre hors d'elle. ¹⁵ Désir d'autant plus intense et poignant que Ionesco s'éprouve en ce bas monde un peu comme le Petit Prince tombé d'ailleurs. « Tout s'est évaporé. Je suis sur une autre planète, ressemblant à un être d'une autre planète ». ¹⁶ « L'histoire est éloignement. Elle est ce qui m'égaré parmi les choses et les événements... » ¹⁷

Face à la vie

« A la fois je veux vivre et je veux mourir, ou plutôt, je porte en moi un « vers la mort » et un « vers la vie ». ¹⁸ Le travaillent douloureusement la crainte de la mort, ressentie comme un trou béant taillé dans le présent, un vide qui lui fait horreur, et « le désir ardent, impatient, pressant de vivre », mais cela impliquerait la sortie hors du temps, hors de l'histoire, non point hors du monde. En sorte que deux tentations le guettent : celle de la hauteur absolue et celle de la chute absolue. ¹⁹

Ne pas être tout à fait au monde, disais-je. Ne pas être non plus hors du monde, car si l'écart est trop grand je suis comme un poisson qui suffoque hors de l'eau. Il m'est arrivé de me sentir aussi loin du monde que d'un astre perdu dans l'espace. Je n'y avais plus accès. J'étais abandonné. Je n'entendais et ne voyais plus rien de ce qui se passait. On ne m'entendait plus de la terre, du monde devenu pour moi un espace fermé, interdit. Et ce monde fermé n'était pas jeune, il était comme ridé, crevassé,

¹³ Il y a toute une pente de sa pensée qui rejoint la philosophie platonicienne ; de plus, il n'est pas sans intérêt de savoir qu'il avoue avoir été influencé par Denys l'Aréopagite, les hésychastes, etc., autant que par un Shakespeare déclarant que « le monde est une histoire de fous racontée par un idiot » !

¹⁴ JI 188.

¹⁵ Cf. JII 74-75, 186.

¹⁶ JII 43.

¹⁷ SK 82-83, cf. 111-112.

¹⁸ E 140. On lit dans JI 65 « On n'arrive jamais à vivre. Ce vouloir vivre ne veut rien dire. »

¹⁹ Cf. JII 236 et 237.

métallique, infiniment hostile. Le monde était tout à fait invivable dans une lumière sans lumière. Hors du monde non plus je ne pouvais pas vivre. Il me semblait que j'étais enfermé dehors, entouré de parois invisibles. Je m'étais trop éloigné. Je n'étais plus en marge du monde, j'étais catapulté dans un espace à la fois fermé et immense : ni dans l'étonnement, ni dans l'amour. Privé de tout. L'aliénation authentique. Ne pas être tout à fait au monde, bien sûr, mais être dans sa lumière. L'avoir en vue. Neuf. »²⁰

Il y a en Ionesco une capacité presque illimitée d'étonnement, d'amour émerveillé devant le monde et, à l'opposé, une haine qui exprime son angoisse devant ce même monde. « Comment puis-je accepter cette situation, comment peut-on admettre de vivre et que le temps pèse sur vous, si pesamment, comme une ânée ? Inadmissible. On devrait se révolter. Je suis comme un écolier, aux derniers jours de vacances. JE ME SOUVIENS, il y a de cela des années et des années. Nous étions tout à fait démunis d'argent. (...) Soleil caché par les nuages. Je guettais une éclaircie : la voilà. La table, le tapis, le vieux canapé. Toute la pièce est soudain inondée de lumière. Le vieux tapis est beau, soudain dans la lumière dorée. Les meubles rajeunissent. Le soleil brille sur le château, les arbres, la rivière et le pont de la tapisserie usée qui est accrochée au mur. Métamorphose du monde. La lumière me pénètre. Moi-même, de l'intérieur, transfiguré. (...) Nous sommes très pauvres, ma chérie, lui ai-je dit, mais rien, en ce moment, ne compte à côté de ce rayonnement de l'Etre, cette lumière est notre pain et notre vin ».²¹

Deux sortes d'images

Deux sortes d'images reviendront constamment dans ses œuvres : celles de la légèreté et de la lumière (c'est-à-dire de la matière transfigurée) et de l'évanescence ; celles, d'autre part, de la lourdeur, de l'enlèvement dans l'humidité, la boue et les caves. « La lumière c'est le monde transfiguré. C'est, par exemple, au printemps, la métamorphose glorieuse du chemin boueux de mon enfance. Tout d'un coup, le monde acquiert une beauté inexplicable. Quand j'étais plus jeune, j'avais des réserves lumineuses. Cela commence à décroître... je vais vers la boue. Je me souviens qu'un jour quelqu'un de pessimiste arrive chez moi. (...) Ma fille était encore bébé et nous n'avions pas beaucoup de place, nous avions mis son linge à sécher dans la maison. Donc, cet ami est arrivé en disant

²⁰ SK 105.

²¹ JI 63-64.

que ça n'allait pas, que la vie n'était pas belle, qu'il y avait la laideur, la tristesse, que tout était sordide, que notre maison était triste, et laide, etc. Et moi j'ai répondu : « Mais je trouve que c'est très, très beau ; ces langes accrochés à des ficelles au milieu de la chambre, c'est très beau. » (...) Il suffit de savoir bien regarder, il faut voir. C'est admirable. N'importe quoi est merveille, tout est une épiphanie glorieuse, le moindre objet resplendit... »²²

A ce point de vue, nombre d'indications scéniques ont une valeur importante et révélatrice à souhait.

Le malaise existentiel²³

Ce malaise est constant chez Ionesco. Il provient de ce qu'il ne peut vivre sans arrière-pensée, sans la hantise de la mort, sans une interrogation multiple et totale, qui se résume peut-être par celle-ci : « Vais-je mourir sans m'être connu, sans m'être compris ? »²⁴

La mort prend mille et un visages, tous plus redoutables les uns que les autres. C'est le monde de la boue, de la matière étouffante qui a raison de la vie et de l'esprit et dont l'homme se gave ou dont il gave les autres : « Avale ! Mastique ! Avale ! Mastique ! Avale ! Mastique ! »²⁵

Voyons quelques-unes de ces manifestations de la mort ou du mal.

a) *l'habitude* : Il y a l'étonnement qui s'éteint dans l'habitude. « L'enfance c'est le monde du miracle ou du merveilleux : c'est comme si la création surgissait, lumineuse, de la nuit, toute neuve, toute fraîche et tout étonnante. Il n'y a plus d'enfance à partir du moment où les choses ne sont plus étonnantes. Lorsque le monde vous semble « déjà vu », lorsqu'on s'est habitué à l'existence, on devient adulte. Le monde de la féerie, la merveille neuve se fait banalité, cliché. »²⁶ Ainsi, l'habitude se substitue à l'étonnement, nous empêchant de nous rendre compte « à quel point tout cela est insolite, à quel point tout cela est miracle et merveille. »²⁷

²² E 33-34.

²³ Cf. JII 85, 139.

²⁴ JI 250.

²⁵ *Victimes du devoir*.

²⁶ JI 64-65.

²⁷ SK 79. On croirait entendre S. Augustin qui s'émerveille à considérer les « miracles » de la nature, auxquels les hommes ne sont plus du tout sensibles, à cause de l'habitude...

b) *les mécanismes* : L'habitude est à la source de toutes sortes de mécanismes : dans le comportement, dans la pensée, dans le langage. Toujours nous nous trouvons en présence d'une accumulation, d'une prolifération d'objets, par quoi triomphe la matière opaque.²⁸ « La pensée vidée de l'être se dessèche, se rabougrit, n'est plus une pensée. En effet, la pensée est l'expression de l'être, elle coïncide avec l'être. On peut parler sans penser. Il y a pour cela à notre disposition les clichés, c'est-à-dire les automatismes. Il n'y a de pensée que vivante. »²⁹

c) *les dogmatismes* : Cet amour passionné d'une pensée vivante rend Ionesco allergique à tout ce qui ressemblera, de près ou de loin, au dogmatisme, aux idéologies.³⁰ « Mais je suis bien l'homme dépouillé de tout ce qui en lui est mentalité partisane, séparation, déshumanisation, homme aliéné par le choix ou le parti, et je ne hais plus les autres. C'est là le lieu de l'identification profonde, c'est le moyen d'y parvenir. »³¹

d) *l'homme-fonction* : Très souvent, et surtout dans ses premières pièces théâtrales, ses personnages ne sont que silhouettes folles et vaines, pures marionnettes : images de ce qu'était devenue, par exemple, sa mère entre les mains de son père. « Ils sont tout simplement des mécaniques. Etant des mécaniques, s'ils ne peuvent communiquer, c'est avec eux-mêmes qu'ils ne le peuvent. Ils ne pensent pas. Ils sont séparés d'eux-mêmes. Ils sont dans le monde de l'impersonnel, dans le monde de la collectivité (...) des gens qui prononcent des slogans, ce qui leur épargne la peine de penser. »³² Autant de reflets d'un monde où « la personne se confond avec la fonction ; (...) ce n'est pas la fonction qui prend un visage, c'est un homme qui se déshumanise, qui perd son visage ». ³³ Cette déshumanisation se trouve presque toujours guidée, activée par l'agressivité ou la luxure : que l'on songe, en particulier, à *la Leçon*.

²⁸ Ainsi s'expliquent ces fréquents jeux de scène où l'on voit le plateau insensiblement envahi d'objets : œufs, tasses, armoires, chaises, etc. Ils viennent donner le sentiment de la présence visible, tangible du vide.

²⁹ JI 48.

³⁰ On sait combien lui est insupportable le théâtre d'un B. Brecht ; on sait également ses prises de position devant certains événements politiques, de gauche aussi bien que de droite.

³¹ JI 27.

³² E 132-133. Voilà des propos qui nous rappellent certains ouvrages de G. Marcel, ou E. Mounier dont Ionesco avoue avoir été influencé.

³³ E 17.

Un homme réduit à sa fonction, un homme qui se noie dans la collectivité, la nation, la société, la race ou le langage, un homme dont la cervelle est remplacée par « la boue de la propagande » puis par la boue d'une autre propagande³⁴, on se doute qu'un tel homme ne puisse plus connaître « le souci de l'absolu, je veux dire la hantise, le désir essentiel de l'absolu (...) Lorsque l'homme ne se préoccupe plus des problèmes des fins dernières (...), lorsque les problèmes métaphysiques ne font plus souffrir, laissent indifférent, l'humanité est dégradée, elle devient bestiale ».³⁵

e) *un monde rhinocérique* : Ainsi, Ionesco jette un cri d'alarme, peut-être l'humanité évolue-t-elle « vers une civilisation de fourmis, une organisation sûre et stable, sans révolution et sans les sentiments (...) L'intelligence n'est peut-être qu'un instinct qui se trompe. L'intelligence est peut-être un mode d'adaptation transitoire. Elle se transformera peut-être en instinct et les réactions psychologiques et les raisonnements en réflexes précis... ».³⁶ Au chant ineffable se substituent le mot ou le geste abstraits ; insensiblement, l'homme habité de monstres horribles devient rhinocéros, il aura un langage, une morale, une philosophie, un univers rhinocériques : comment alors s'entendre?³⁷ Dans cet univers abstrait et qui a perdu le sens de la pauvreté, que peuvent bien signifier la contemplation³⁸ ou la solitude ? puisqu'il n'y a plus personne, puisque l'homme vit séparé de lui-même par des siècles ou des murs de montagnes ? puisque tout en lui est divorce, puisque reniant son âme, il veut ressembler aux autres ? Alors que « la vraie solitude est moins isolement que recueillement. C'est dans la solitude que je suis vraiment et avec moi-même et avec les autres... La vie doit vraiment être imprégnée de solitude pour être vivable. Chacun a besoin d'un espace vital personnel... La solitude... est indispensable, et mes personnages, justement, ce sont

³⁴ JII 171. Comment résister à relire Péguy : « Quand je vois quelqu'un, je ne dis jamais : Propagandons. Mais je cause honnêtement avec ce quelqu'un. Je lui énonce très sincèrement les faits que je connais, les idées que j'aime. Il m'énonce tout à fait sincèrement les faits qu'il connaît et les idées qu'il aime et qui souvent sont fort différentes. Quand il me quitte j'espère qu'il s'est nourri de moi, de ce que je sais et de ce que je suis. Et moi je me suis toujours nourri de tout le monde (...) Je cause uniment avec l'homme du peuple (...) Je communique avec lui. Je travaille avec lui. Mutuellement et solidairement ». Œuvres en prose, 1898-1908, Pléade, 1285-1286.

³⁵ JII 64, cf. 209.

³⁶ JII 192-193.

³⁷ JII 164.

³⁸ Cf. JII 238.

des gens qui ne savent pas être solitaires. Le recueillement, la méditation leur manque. En effet, c'est un manque, c'est un vide ». ³⁹

Le mal prend encore d'autres visages : il y a ce sentiment de toujours courir à côté de la vie ou derrière sa propre âme. ⁴⁰ Il y a le désir — impossible — de s'oublier soi-même : « J'ai toujours essayé de vivre, mais je suis passé à côté de la vie (...) Je n'ai pas su m'oublier. Pour m'oublier il faut oublier non seulement ma propre mort, mais oublier que ceux que l'on aime meurent et que le monde a une fin ». ⁴¹

Il y a enfin ces questions torturantes qui soulèvent tout l'être, cette interrogation absolue à quoi rien souvent ne semble répondre : « qu'est-ce qu'il y a derrière les murs ? » ⁴² « Qu'est-ce que ? (Qu'est-ce que cela qui est ?), pourquoi ? et comment ? ». ⁴³ Se sentir appelé par le monde essentiel et ne pouvoir y répondre, ne sachant s'il existe vraiment. Alors, sournois, s'infiltrer l'idée que tout est vain. Et ce soulèvement d'épaules de « l'a quoi bon » désespéré, désespérant. ⁴⁴

Précisons encore le sens d'une image qui revient sans cesse, sous la plume d'Ionesco. L'image du mur, auquel on se heurte, qu'il faut tenter d'escalader ou de percer.

f) *le mur* : Il évoque l'impuissance de l'homme qui ne peut faire un pas de plus. « Pourquoi les bornes de mon entendement n'éclatent-elles pas afin que je puisse tout entendre, afin que tout cela me soit, comme il est normal, familier et naturel... » ⁴⁵ Le mur exprime donc l'obstacle à la connaissance, il cache la vie, la vérité, l'homme à lui-même. Résumé visuel de l'impénétrable mystère de la vie ou de la mort ; expression de la non-communication. ⁴⁶ Il est « une sorte de massif solidifié, ce bloc du mystère ». ⁴⁷

En fait, il faut remonter vers les sources de l'existence pour qu'apparaisse l'incompréhensible : et il semble que pour Ionesco ces sources s'appellent beauté, vie, lumière, enfance, grâce.

³⁹ Cf. E 135-139.

⁴⁰ Cf. JI 28, 32, 33, 34, 95.

⁴¹ JI 28, cf. 212.

⁴² Cf. JI 41-43, 50-54.

⁴³ JII 132, cf. 168.

⁴⁴ Cf. JI 129 ; JII 29, 30, 38 ; JI 28, 37.

⁴⁵ Cf. JI 39, 41-43.

⁴⁶ Cf. JI 102-104, 127, 197.

⁴⁷ E 148.

II INVENTION DU MONDE REEL

Le monde est aussi épiphanie

S'il est à ce point sensible au mal, saisi sous tant de formes diverses, c'est bien parce que plus profondément la beauté est tout pour lui. « Oui, la beauté est atroce parce qu'elle n'est qu'un phantasme ou parce qu'elle est hors de moi ou parce qu'elle ne m'appartient pas. Elle éveille en moi la nostalgie d'une absence essentielle, elle me rappelle que je n'ai pas, que je ne suis pas, que je n'ai pas, que je ne suis pas. La beauté est comme une lumière inaccessible qui m'entoure et qui m'échappe et je ne suis qu'une ombre dans sa splendeur (...) ; elle fait surgir la nostalgie insoutenable, la soif et la faim insatiables ».⁴⁸ On croirait lire du Baudelaire ! Inaccessible mais nécessaire,⁴⁹ la beauté blesse à mort, mais elle arrache également à une léthargie profonde suscitant la question qui est elle-même réponse, rayonnement de l'être.

Lorsque j'étais adolescent, il m'arrivait d'être envahi par une joie intense, lumineuse : c'était une félicité inexplicable et sans raison qui montait de la terre, des pieds, arrivait aux genoux, au ventre, au cœur, et me saisissait entièrement. C'était comme si une lumière avait surgi dans une pièce obscure. D'où venait cet embrasement bien venu qui illuminait et nettoyait jusqu'aux coins les plus secrets de l'âme ? Je me sentais en harmonie avec tout. Tout devenait beau, à la fois nouveau et familier. Les battements de mon cœur s'accéléraient et j'avais l'impression de m'élever et de grandir. Si j'essayais de m'expliquer les raisons de cette joie extravagante, ou si je me disais avec cette lucidité fausse que je n'avais aucune raison de me réjouir (comme si l'euphorie pouvait se justifier), cet état de félicité se dissipait comme un brouillard lumineux, puis le monde redevenait cendres, la vie plate, invivable.

Je me sens tout près de l'essentiel ou de l'être, lorsque, dans l'ambiance d'un matin lumineux où tout semble apparaître, à ce moment même j'ouvre les yeux, comme si c'était pour la première fois, rempli d'étonnement, je me demande : « Qu'est-ce que cela ? Où suis-je ? » et puis : « Pourquoi cela, qui suis-je, qu'est-ce que je fais ici ? »

La question ne peut avoir de réponse, bien sûr, mais je n'attends pas de réponse. Je ressens, à l'instant même où la question surgit en moi, une joie illimitée, « sans justification », et cette joie, cette exaltation semble être la réponse même à la question qui vient de surgir. Je me

⁴⁸ JII 270.

⁴⁹ Cf. JII 118.

*sens triste, amer, avide, lorsque je ne suis pas au cœur du mystère essentiel et lorsque je ne me questionne pas, je veux dire, plutôt, lorsque la question ne s'impose pas d'elle-même en montant de l'intérieur. C'est la lumière qui fait naître cette question et la question insoluble a tout de même une réponse, elle est cette lumière même. L'interrogation « où suis-je, qui suis-je » me désoriente, disloque les objets et, en même temps, me réintègre au plus profond de moi-même, c'est bien la joie, la certitude d'être, ne tenant aucun compte du fait que l'interrogation ne peut avoir de réponse, toutes les réponses étant extérieures à l'interrogation, à côté, l'interrogation étant elle-même la réponse comme si c'était mon propre écho qui répondait. Je suis fondamentalement bouleversé, stupéfait par la certitude que je suis, heureux de ce don qui aurait pu ne pas être (tout aurait pu ne pas être) et suprêmement heureux car, puisque cela est, il n'y a aucun danger que cela ne soit plus. Ces moments doivent être comme des moments de grâce : le reste du temps, les questions (et non pas la question) et les problèmes s'égarant dans le labyrinthe ou dans la forêt des définitions, des émotions, des échos des voix des autres. L'interrogation qui surgit spontanément est une garantie ineffable : les réponses ne peuvent que la limiter, la dénaturer, la défigurer, la supprimer. Une réponse plus grande encore, plus puissante, serait comme une interrogation unique, totale, un étonnement aveuglant qui nous dissoudrait dans la lumière.*⁵⁰

On comprend alors que, pour Ionesco, la vie soit « présent, présence, plénitude ». ⁵¹ A maintes reprises, il évoque ces souvenirs bénis de son enfance, heures de grâce où le monde est une épiphanie et où lui apparaîtrait la vocation de la littérature — vocation impossible, peut-être, à la limite — : redécouvrir la beauté des choses délicates et fragiles, habitées de cette lumière ⁵² et rendues avec des mots qui « n'expriment plus rien d'autre que la lumière » et le silence. ⁵³

Ce geste, sans cesse repris, qui consiste à retourner à l'enfance est, en fait, un retour à l'origine, à ce point où tout tient ensemble : l'espace, le temps, la vie, la joie, le moi et le tout. « ... Ce que je veux réaliser c'est l'expression de l'origine. Non pas ce qui se passe mais ce qui ne se passe pas ou ce qui ne passe pas. » ⁵⁴ Mais n'allons pas comprendre ce

⁵⁰ JII 231-233. La beauté de ce texte excusera la longueur de la citation. Il serait nécessaire de nous y arrêter longuement avec un commentaire précis ! Ionesco s'essaie, à maintes reprises, à transcrire ces expériences, s'efforçant de ne pas « faire de la littérature » et d'abolir l'intermédiaire, pourtant nécessaire, du verbe humain, car le paradis, c'est l'adhésion, la transparence absolue.

⁵¹ JI 33.

⁵² Cf. JI 69.

⁵³ Cf. JII 244.

⁵⁴ SK 89.

pèlerinage vers l'enfance et l'origine comme devant s'accomplir nécessairement en remontant le courant du temps : l'origine pourrait aussi bien se situer devant nous, car il ne faut pas oublier la conception orientale du temps, telle que la présente Ionesco. « Peut-être, peut-être la Grande Explosion se produira. La joie, la vraie liberté n'auront plus de fin et la jeunesse du monde sera éternelle. Aucune tache, aucune rouille, aucun vieillissement ne souilleront plus l'univers. »⁵⁵ « Oui, tout peut changer d'un coup. Et moi, je peux retrouver l'enfance (...) Demain, demain, il y aura peut-être une tout autre Manifestation universelle, une autre Création, et je serai, de nouveau, ébloui devant Elle, tout occupé à regarder, tâchant vainement de m'y reconnaître (...) Demain, un monde tout neuf, plus étonnant encore avec un autre ou d'autres soleils dans un autre ciel. »⁵⁶

L'étonnement, cette espèce de soudaine stupéfaction devant n'importe quoi vu comme pour la première fois et qui met en contact immédiat avec l'être, peut aussi devenir le moyen de s'approcher de l'incompréhensible, voire même d'y communier. « J'ai une faculté d'étonnement qui fait que je peux parfois, sortir de ce tourbillon et me réinstaller à ma vraie place, dans l'immobilité. »⁵⁷

Mais, parfois on a l'impression que l'étonnement est moins une « faculté » possédée qu'une « Visitation », le don d'une grâce. « Il m'arrivait, parfois, jadis, d'être envahi par une sorte de grâce, une euphorie. C'est comme si, d'abord, toute notion, toute réalité se vidait de son contenu. Après ce vide, après ce vertige, c'est comme si les choses s'étaient libérées de toute dénomination arbitraire, d'un cadre qui ne leur convenaient pas, qui les limitaient... »⁵⁸

Un théâtre qui « invente »

Le théâtre d'Ionesco, sans sujet, sans parole, sans personnage, sans pensée vivante, nous apparaît ainsi comme la parfaite traduction du malaise existentiel de l'auteur, intérieurement tiraillé entre l'aspiration à la vie et la détestation de cette même vie, telle qu'il l'éprouve en lui-même et telle que les hommes la lui révèlent. Mais sa tentative, si l'on y prend garde, s'avère étrangement plus riche et plus belle.

⁵⁵ JII 230.

⁵⁶ SK 126.

⁵⁷ SK 72.

⁵⁸ JII 218. « En dehors de l'enfance et de l'oubli il n'y a rien que la grâce qui puisse vous consoler d'exister ou qui puisse vous donner la plénitude, le ciel sur la terre et dans le cœur (...) Comment peut-on vivre sans la grâce ? On vit cependant. » JI 31, cf. JII 182.

Ionesco se situe dans la lignée de ces auteurs en qui s'éveillent des aspirations primordiales, et l'on pourrait dire de lui ce qu'écrit Marcel Raymond à propos de Montaigne : « Le monde, les choses ne parviennent jusqu'à nous que par des médiations en chaîne, nous sommes investis par les représentations des choses, envahis par un langage-code, langage d'institution, sans substance. Tout prend ainsi le caractère de la " facticité " ». ⁵⁹

Les mêmes réalités prennent soudain un autre sens, une valeur radicalement différente. C'est que Ionesco veut « détruire les murs du réel qui nous sépare de la réalité, participer à l'être pour vivre comme au premier jour de la naissance du monde ». ⁶⁰ Il s'efforcera en conséquence de désarticuler tout le langage humain — verbal et gestuel —, de pratiquer partout des failles par où pourra s'infiltrer l'étrange ⁶¹, ou la lumière du réel lumineux. A ce point de vue, le théâtre d'Ionesco devient quelque chose d'éminemment poétique : il est création, « invention » de la Réalité : il est vœu d'une poésie de l'admiration, souhait d'une contemplation du mystère auquel on s'unit.

Ouvrir les murs avec des fleurs ⁶²

Ionesco avoue son « désir de purifier le monde, de le métamorphoser, de le sauver, de le réintégrer métaphysiquement... » ⁶³ Car il est bien assuré que « l'humanité a eu tout le temps la nostalgie de la liberté qui n'est que la beauté, qui n'est que la vraie vie, la plénitude, la lumière ». ⁶⁴

Il voudrait traverser le désert du « savoir » pour rejoindre la source qu'est la « connaissance », traverser le langage, ou, plus exactement, en émerger pour retrouver la parole. ⁶⁵ « J'aspire à l'impossible, que mes paroles soient transparentes. Des milliers et des milliers de mots, des masques et des mensonges et des errements devront dire ce que le mot cache. Il ne me reste qu'à démentir toute parole en la désarticulant, en la faisant éclater, en la transfigurant. » ⁶⁶ Il faut souligner le rapprochement très significatif des verbes : désarticuler-faire sauter-transfigurer. En effet, Ionesco s'ingénie à rendre apparent, palpable, respirable le non-sens fondamental du monde, tel que nous le vivons : mais, cela, il l'accomplit non point par amour de l'incompréhensible comme tel ;

⁵⁹ *Etre et dire* 35.

⁶⁰ JII 215.

⁶¹ Cf. JI 106.

⁶² Cf. JII 198.

⁶³ JII 228.

⁶⁴ JII 228.

⁶⁵ Aujourd'hui surtout où le « verbe est devenu verbiage » JI 121.

⁶⁶ JII 242, cf. 201-202.

il l'accomplit par amour d'une transcendance qui le ravisse plus haut que lui-même. « Ce que nous désirons, en somme, ce que nous voulons profondément, c'est une transmutation, c'est de nous élever sur un plan supérieur de l'existence. »⁶⁷ Et cette transcendance se manifeste à lui dans le monde et comme hors du monde, dans une lumière qui le comble aussi pleinement que brièvement. Cette manière d'épiphanie aura un double effet : elle rendra insupportable la vanité de tout⁶⁸, — n'oublions pas que Ionesco se veut le disciple du Roi Salomon, c'est-à-dire de l'Ecclésiaste — mais, par ailleurs, elle agira comme une puissance de vie qui fait voler en morceaux tous les éléments de mort, et qui permet de reconduire le monde, les êtres, les choses au lieu de l'être qui est silence et lumière.⁶⁹ Ionesco est las d'un mot qui bavarde, qui est fuite, qui « empêche le silence de parler », qui assourdit, qui use et détériore la pensée.⁷⁰ C'est qu'il s'est éveillé à une lumière qui disloque les anciennes significations des choses.⁷¹

« La stupéfaction surgit, éclata, déborda, faisant dissoudre les frontières des choses, désarticulant les définitions, abolissant les significations des choses, des pensées... »⁷²

« **C'est le paradis que je veux retrouver...** »⁷³

Toujours ce même besoin d'aller au-delà des murs, par-delà tout ce qui pourrait rappeler un dogme, une définition, une gangue, un durcissement ; toujours, également, cet élan vers l'accomplissement du monde dans la vie et dans l'être, dans la lumière, dans une espèce de légèreté pondéreuse ; cet élan vers un monde de beauté et de poésie où, comme dans les tableaux de Raoul Dufy les couleurs se séparent des formes, « les noms des choses se séparent des choses ».⁷⁴

Ainsi, peu à peu, devrait se dérouler ce pèlerinage vers l'indicible, restitué grâce à des mots de silence et de lumière⁷⁵ ; pèlerinage vers l'unité de l'amour, celui des autres et celui de soi-même⁷⁶, vers l'unité

⁶⁷ JII 231.

⁶⁸ « J'avais eu la révélation de l'essentiel, le reste était inessentiel. » JI 113.

⁶⁹ Cf. JII 244.

⁷⁰ Cf. JI 120-121.

⁷¹ Cf. JII 220.

⁷² JII 223.

⁷³ JI 122.

⁷⁴ JII 246.

⁷⁵ JI 212. « Retrouver l'identité, l'unité essentielle, ce qui nous lie, ce qui nous unit. » JII 152.

⁷⁶ JI 104.

de la terre et du ciel « s'interpénétrant, se nourrissant réciproquement et me nourrissant moi-même d'une sève vitale... ».⁷⁷

Alors enfin serait apaisée « la nostalgie sans nom » !⁷⁸

Nous l'avons vu, au cours de ses études, Ionesco avait été saisi du désir de rédiger une thèse qui avait Baudelaire pour point de départ. A bien des égards, il semble en effet que nous puissions établir des liens de parenté entre eux. Baudelaire, emporté par le désir immortel de la beauté, veut sonder le monde dans ses grandes profondeurs. Traversant le monde sensible, son imagination y lit un autre univers, celui — supra-sensible — de la « profonde et ténébreuse unité » des analogies. Baudelaire s'efforce de rejoindre l'unité originelle du monde proféré par Dieu, dans sa totalité complexe et indivisible ; il voudrait se retrouver, par une métamorphose mystique, unifié dans son être propre, « tous sens fondus en un ».

Quelque chose de semblable apparaît chez Ionesco. S'il ressent les mêmes appels, il ne peut toutefois y répondre de la même façon. Car, pour lui vaut la distinction si importante, établie par Charles Du Bos, entre l'âme et l'esprit. L'âme en Ionesco semble pousser aveuglément de l'avant, elle pressent l'être, devançant l'esprit. Celui-ci s'arrête obstinément au ras des êtres et des choses et des événements. Il pose des questions, attend, se révolte, désespère : toujours l'invisible l'arrête.⁷⁹ Il feuillette, pourrait-on dire, le dictionnaire du monde, ou plus exactement, du vingtième siècle, lequel paraît avoir voulu se désamarrer loin de toute source originelle, loin de tout au-delà. Ionesco se heurte donc douloureusement à ce mur : mur du mystère insondable, mur du mal. Son œuvre prend l'allure d'un constat douloureux, d'une caricature morne — et enjouée —. Non pas caricature de la réalité définitive, absolue, mais de cette morne caricature que devient notre monde, à la fois déserté par toute qualité et envahi par la matière étouffante. Ionesco note les silhouettes disloquées qui se profilent sur le MUR.

Par ailleurs, même si son esprit veut aller pas à pas, il ne peut empêcher que son âme ne s'efforce de franchir le mur. Car elle est constamment aspirée, ébranlée par des touches de l'être, des intuitions authentiques de l'être. N'y aurait-il pas en Ionesco quelque chose de profondément religieux, de mystique même ? Mais, doué d'une extrême sensibilité, il ne sait que ce qu'il sent : aussi ne parvient-il pas à faire le

⁷⁷ JI 124.

⁷⁸ « ... écarter les images, le sensible (...) pour retrouver à travers la nuit, au-delà de la nuit, par-delà les mots, la lumière et la parole premières. » SK 98, cf. 21. Voir, au sujet du théâtre conçu comme exploration et révélation, E 167-169.

⁷⁹ Cf. JI 58.

joint entre certains moments de grâce et la réalité vécue dans l'angoisse, parmi les questions et les réponses déformantes ; entre l'âme visitée par quelque chose d'inexplicable — mais évident, mais certain — et l'esprit, qui ne peut se « consoler du malheur de (se) sentir perdu dans ce monde voué à la mort ». ⁸⁰ Il sait néanmoins que la réponse réside dans la question elle-même ! ⁸¹

Il devine que le paradis tant désiré commence dans la grâce, dans l'amour, c'est-à-dire dans l'oubli de soi, le don de soi, l'ouverture aux autres. « Je sais, je renonce à tout, je ne renonce pas à moi. C'est le contraire qu'il faut faire. » ⁸²

Ainsi voudrait-il purifier atmosphère et pain : « L'amour est notre atmosphère vitale, notre pain quotidien. Hélas ! l'atmosphère est viciée, le pain empoisonné. » ⁸³

Mais, peut-être bien que, par-delà la situation morale de l'humanité, c'est à la condition de créature elle-même que se heurte Ionesco. N'est-il pas intéressant et étrange, tout à la fois, de lire ce texte de saint Thomas d'Aquin, qui pourrait nous aider à comprendre quelque chose du drame vécu par notre auteur ? « Lorsque nous considérons la créature comme tirée du néant, elle est ténèbres. Mais si nous la considérons comme naissant de Dieu, nous voyons qu'elle jouit d'une ressemblance avec Dieu en sorte qu'elle pousse à lui ressembler. » ⁸⁴

Nous pourrions, maintenant, aborder le théâtre de Ionesco de façon plus fructueuse. Mais, écoutons-le une dernière fois : « Le monde m'apparaît à certains moments comme vidé de signification, la réalité : ir-réelle. C'est ce sentiment d'irréalité, la recherche d'une réalité essentielle, oubliée, innommée — hors de laquelle je ne me sens pas être — que j'ai voulu exprimer à travers mes personnages qui errent dans l'incohérent, n'ayant rien en propre en dehors de leurs angoisses, leurs remords, leurs échecs, la vacuité de leur vie. Des êtres noyés dans l'absence de sens ne peuvent être que grotesques, leur souffrance ne peut être que dérisoirement tragique.

Le monde m'étant incompréhensible, j'attends que l'on m'explique... » ⁸⁵

Gabriel Ispérian

⁸⁰ Cf. 168 et ss., 172.

⁸¹ Cf. JII 232-233.

⁸² JI 45, cf. 28, 38, 109, 167, 212.

⁸³ JI 137.

⁸⁴ « Creatura est tenebra in quantum est ex nihilo. In quantum vero est a Deo similitudinem aliquam eius participat et sic in eius similitudinem ducit », *De veritate XVIII*, art. 2 ad 5. Cf. *Somme I*, 15, 2 (fin du corps de l'article).

⁸⁵ NCN 165.